

Préface

L'ouvrage rédigé par Hélène Ledouble *Médiatisation de la science et diffusion des connaissances : approche terminologique et cognitive en agroécologie* est le fruit de l'expérience de l'autrice, linguiste, dans un projet de recherche interdisciplinaire qui a débuté en 2017, à l'initiative de l'INRAE (Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement).

Il est original à plus d'un titre : par la problématique qu'il aborde (la médiatisation de la science), par le domaine qu'il concerne (l'agroécologie), par les méthodes qu'il présente (analyse linguistique (terminologique) et cognitive de corpus) et, plus généralement, par les questions qu'il pose sur les possibilités de transmettre les connaissances scientifiques au grand public. Une problématique cruciale (et passionnante) sous-tend l'ouvrage : est-il possible de vulgariser la science ? Comme le rappelle l'autrice, des épistémologues, des didacticiens et, bien sûr, des linguistes se sont saisis de cette question en la déclinant ainsi : les concepts scientifiques sont-ils accessibles au grand public ? La vulgarisation n'est-elle pas une dénaturation de la science ? S'agit-il d'une simple traduction ? Quels rapports existent entre vulgarisation et formation ? Plus généralement, comment la prise en compte des aspects politiques et sociaux dans la médiatisation interfère avec la volonté de vulgariser ? Hélène Ledouble introduit ces questions avec beaucoup d'à-propos en prenant appui sur une bibliographie abondante. Faisant le choix de la possibilité de la vulgarisation, l'autrice appuie sa réflexion sur l'étude de la médiatisation de l'agroécologie. Il s'agit d'un domaine peu connu du grand public bien qu'il touche à des préoccupations majeures comme l'alimentation, la santé, l'écologie ou le climat.

L'analyse présentée par Hélène Ledouble se focalise sur l'étude fine de plusieurs concepts : les méthodes de protection, les méthodes de lutte, les agents de lutte, les produits de lutte. Le corpus construit, composé d'articles de presse en anglais et en français, permet d'identifier des similitudes de fonctionnements entre les deux langues.

L'exploration systématique des contextes conduit Hélène Ledouble à repérer des procédés qui peuvent paraître contradictoires : utilisation importante de la variation terminologique (concurrence dénomminative), qui ne va pas forcément dans le sens de la « simplification » dont on suppose qu'elle constitue la préoccupation première des journalistes. Cette double tendance (variation terminologique *versus* simplification) met en évidence une construction du sens, sens qui n'est pas donné *a priori* mais bien élaboré au cours du processus discursif, processus qui fait intervenir à la fois le journaliste et le lecteur qu'il cherche à informer.

La vulgarisation d'un sujet, quel qu'il soit, *via* les médias fait intervenir d'autres enjeux que la seule volonté didactique. Il faut, d'une façon ou d'une autre intéresser voire séduire le lecteur, qui est aussi un consommateur, quitte à mettre en spectacle la connaissance, parfois d'une manière qui confine au sensationnalisme. Hélène Ledouble montre que l'usage de la métaphore (gastronomie, lutte), d'un discours enfantin ou la prise à partie du lecteur sont ainsi fréquents et caractérisent sans doute le genre journalistique de la vulgarisation.

Sur des questions sensibles telles que celles qui touchent de près ou de loin à l'écologie, le lecteur aborde les articles de presse généraliste avec des « connaissances » plus ou moins justes, des opinions, des attentes qui peuvent créer des biais cognitifs. Hélène Ledouble décrit parfaitement comment, dans le cas précis de l'agroécologie, se met en place un cadrage binaire qui peut introduire des représentations erronées. Ainsi, seraient positifs les méthodes et produits « biologiques », « naturels » alors que seraient négatifs les méthodes et produits chimiques, traditionnels. Dans l'imaginaire collectif, cette vision binaire a généré des connotations négatives associées à des structures linguistiques comme le préfixe *phyto-* (produits phytosanitaires) ou le suffixe *cide* (insecticide), connotations qui ne sont pas présentes dans l'étymologie. Les journalistes doivent tenir compte de ces effets de sens pour essayer de les rectifier sans trop « heurter » les croyances des lecteurs. Ainsi, la médiatisation d'une discipline comme l'agroécologie apparaît comme un processus complexe qui doit allier simplification (des concepts) et multiplication des dénominations, combinaison de l'imaginaire collectif et de la connaissance scientifique, stratégie de séduction et souci de transmettre des faits avérés. Loin de n'être qu'un chemin prédéfini qui irait de l'expert au novice, la médiatisation de connaissances scientifiques apparaît ainsi comme une construction élaborée par le journaliste de presse généraliste qui espère associer le lecteur à ce processus grâce à un effort d'interprétation.

Mais la position du journaliste ne va pas sans poser des questions d'éthique. En effet, sur des sujets sensibles comme celui qui est traité dans cet ouvrage et avec des intentions complexes de la part du journaliste (informer tout en séduisant), la façon de présenter les connaissances peut entraîner une vision déformée du lecteur allant jusqu'au sentiment d'une science « folle ». Afin de ne pas trop basculer du côté du

sensationnalisme et de l'émotion, le journaliste doit entretenir des rapports étroits avec le monde scientifique. Ses interventions sont aussi situées dans un contexte social, politique, économique, parfois local, qui interviennent dans son mode de rédaction. Comme le soutient Hélène Ledouble, il a aussi un rôle à jouer pour clarifier celui du scientifique qui n'est pas seulement de dire une « vérité » mais aussi de douter et de faire part de ses incertitudes même si cela peut déstabiliser le lecteur. Dans le processus de circulation des termes, le journaliste entretient ainsi une sorte de partenariat avec les scientifiques et les lecteurs (et d'autres acteurs). Ensemble ils participent au processus de vulgarisation et même de développement de la discipline.

Le constat de la complexité du processus de médiatisation pourrait faire douter Hélène Ledouble de la possibilité de la vulgarisation *via* les médias. Pourtant, sa conviction qu'une telle entreprise est possible l'amène à proposer des alternatives (ou plutôt des approches complémentaires). Elle évoque ainsi les travaux très actuels qui se mettent en place dans divers domaines pour concevoir des langues simplifiées (*plain languages*). Elle propose aussi d'assister la rédaction du journaliste et l'interprétation du lecteur par la construction d'une ressource qui rendrait compte des différents points de vue afin d'éclairer toutes les facettes de la problématique. On pourrait penser qu'il s'agit alors de construire une ressource terminologique somme toute assez classique. Toutefois, plusieurs aspects rendraient cette ressource plus adaptée au besoin : lien avec les usages, lien avec les besoins, co-construction de la problématique. Hélène Ledouble développe ainsi un véritable plaidoyer pour une implication conjointe des scientifiques, des citoyens et des médiateurs dans le développement de l'agroécologie.

L'ouvrage d'Hélène Ledouble s'appuie sur une approche relevant de la terminologie de corpus mais, en évoquant la complexité du processus de vulgarisation, il ouvre de nombreuses perspectives sur la nature de la connaissance experte : le rôle de la langue dans son élaboration, la possibilité d'une approche « neutre », les possibilités de la diffuser à des non-experts, le rôle de la simplification (linguistique et conceptuelle) dans cette entreprise, etc. On ne peut que se réjouir de voir une étude linguistique mener à bien une réflexion qui allie finesse des analyses et propositions à destination du grand public et des décideurs. Nul doute que les réflexions d'Hélène Ledouble, ancrées dans une solide analyse linguistique des données de corpus, donneront à penser non seulement aux linguistes mais aussi aux épistémologues, aux scientifiques, aux étudiants et, bien sûr, aux journalistes.

Anne CONDAMINES

Directrice de recherche, CNRS, CLLE (Cognition, Langues, Langage, Ergonomie) et Université Toulouse Jean Jaurès